

## Maryvonne Tribhou-CANU

Née en 1948, 3 rue des Escalettes

*Témoignage pour « une usine et des hommes » J.Quellien*

Je suis née dans les cités blanches, rue des Escalettes et j'y suis restée jusqu'à ma majorité.

J'aimerais souligner l'influence de « l'usine » tout au long de mon enfance.

Mon père était ouvrier puis chef d'équipe au laminage 30 et faisait les postes, c'est-à-dire qu'il « était » de nuit, du matin puis d'après-midi, une semaine après l'autre tout au long de l'année. Ce qui entraînait pour moi des attitudes et des activités différentes.

Le travail de nuit (21h, 5h) l'obligeait à dormir le matin et par conséquent je devais être silencieuse et surtout ne pas claquer les portes.

Quand j'étais petite (6ans / 8ans) le travail du matin (5h -13h) me permettait le jeudi d'aller l'attendre à la sortie de l'usine. Quand sonnait la sirène (13h) la foule des cyclistes massée derrière la porte s'élançait. Près du passage à niveau, j'appelais mon père qui s'arrêtait, ajustait une petite selle fixée sur la barre de son vélo, me hissait, je mettais mes pieds sur les cale-pieds fixés à la base du guidon, et un peu fière, je rentrais à la maison où pour la seule fois de la semaine nous partagions le repas de midi.

Cette même semaine, si la météo le permettait, nous allions à la plaine (jardins ouvriers) où selon les saisons avec les enfants des autres jardiniers, nous aidions à butter les pommes de terre, à cueillir les haricots verts, à chasser les doryphores... mais surtout nous jouions aux cow-boys et aux indiens sur la ligne de chemin de fer où nous écoutions venir le prochain train, l'oreille collée sur le rail.

Le travail d'après-midi (13h-21h) ne permettait pas d'activités en commun sauf la possibilité de partager le repas du midi.

Ceci pour dire que j'ai vraiment l'impression que mon enfance a été rythmée par le travail posté de mon père et je ne suis sûrement pas la seule.

J'ai aussi des souvenirs pendant les vacances scolaires d'avoir fréquenté la bibliothèque de l'usine où l'on pouvait aussi emprunter des disques, être allée aux « douches de l'usine » le samedi après-midi et c'était un vrai plaisir, les cités n'étant pas pourvues de salle d'eau ; d'être allée en colonie de vacances à Clelles (Isère), d'avoir participé au spectacle de Noël de l'usine dans la salle des fêtes devenue aujourd'hui le cinéma « Le Drakkar » et d'avoir reçu des cadeaux à l'occasion de cette fête, offerts par le comité d'entreprise.

Je sais aussi que quand je suis née, l'usine m'a offert une layette, et que ma mère me conduisait régulièrement aux visites de la « Goutte de lait » qui dépendait aussi de l'usine, et où les nourrissons étaient pesés, mesurés, ...

J'aimerais aussi dire que dans les cités, il y avait une véritable mixité sociale tant au niveau des postes occupés par les parents que par l'origine des familles. Si toute petite, je pouvais être surprise de découvrir un samovar chez une vieille femme russe qui fumait de très longues cigarettes, d'entendre l'accent de parents polonais, ukrainiens, algériens ou d'admirer les tatouages d'une maman kabyle toujours vêtue de couleurs vives, au lavoir, ça ne m'étonnait pas vraiment puisque tout le monde travaillait ensemble, vivait dans les mêmes conditions, et nous, enfants, allions tous à la même école.

Toute ma famille travaillait ou avait travaillé à l'usine (ouvrier(e)s, fondeur, lamineur, infirmière...). La majeure partie des conversations tournait autour de ce sujet.

Mon enfance y était totalement liée. Voilà qui crée des liens et renforce des valeurs telles que la solidarité qui font que je suis totalement investie dans la lutte contre la fermeture et qui expliquent que, quand je veux situer un quartier, je me surprends encore à dire: " c'est du côté de l'usine" et que je reste profondément attachée à mes origines.